**Zeitschrift:** Films : revue suisse de cinéma
**Herausgeber:** Mediafilm
**Band:** - (2003)
**Heft:** 14

**Rubrik:** Les films

**Nutzungsbedingungen**
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 09.12.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

# Les nouveaux tangos du cinéma argentin

Meurtri par les dictatures, le cinéma argentin ne cesse de nous surprendre. En dépit de la crise économique qui frappe le pays, une nouvelle vague de cinéastes s'affirme avec des films fauchés et courageux. Par Frédéric Maire

Né par la grâce du tango, de ses mélopées et de ses orchestres, le cinéma (sonore) argentin s'impose dans les années 30 comme l'un des plus importants d'Amérique du Sud. Dans les années 50, après le renversement de Perón, un courant plus critique sur la société argentine émerge, le Nuevo cine, emmené par le génial Leopoldo Torre Nilsson. En 1966 et en 1976, les dictatures militaires successives donnent un double coup d'arrêt à ce renouveau. Les cinéastes argentins les plus engagés émigrent. Edgardo Cozarinsky, Hugo Santiago ou Fernando E. Solanas signent à distance des œuvres militantes, expérimentales, ou simplement nostalgiques.

### Après la dictature

La démocratie revient en 1983. Luis Puenzo impressionne les spectateurs du monde entier avec «L'histoire officielle» («La Historia oficial»), mélo pesant sur les *desaparecidos* de la dictature (oscar du meilleur film étranger en 1986). Solanas renoue avec la musique argentine dans «Tangos, l'exil de Gardel», tourné à Paris en 1985, et «Le sud» («Sur»), film de ses retrouvailles avec Buenos Aires. Plusieurs nouveaux cinéastes peuvent enfin s'exprimer: Adolfo Aristaraín («Un lugar en el mundo», 1992), Tristán Bauer («Después de la tormenta», 1990) ou Eliseo Subiela («Le côté obscur du cœur / El lado oscuro del corazón», 1992).

**AUJOURD'HUI, POUR FAIRE DES FILMS, IL FAUT USER DE STRATAGÈMES: EMPRUNTER UNE CAMÉRA, FAIRE TRAVAILLER GRATUITEMENT LES COMÉDIENS, LES TECHNICIENS**

Aujourd'hui, l'Argentine traverse une crise économique sans précédent. La dévaluation du peso a quadruplé le prix de la pellicule. Pour faire des films, il faut user de stratagèmes: emprunter une caméra, faire travailler gratuitement les comédiens, les techniciens. Dans l'espoir que le film soit vu et vendu à l'étranger. Pourtant, malgré ces contraintes invraisemblables, de nombreux jeunes cinéastes se lancent dans l'aventure.

### Un nouveau Nuevo cine

Pablo Trapero, le premier d'entre eux, fait déjà figure d'aîné à 32 ans. Né en 1971, diplômé de l'Universidad de Cine de Buenos Aires en 1995, il réalise deux courts métrages avant de passer au format long avec «Le monde des grues» («Mundo grúa», 1999), film fauché tourné les week-ends avec amis et famille… Primé aux festivals de Venise et de Fribourg, ce premier film allie la tradition du néoréalisme, la vigueur d'un Cassavetes et l'humour mélancolique d'un Jim Jarmusch.

Il manifeste surtout l'esprit du jeune cinéma argentin: d'un côté l'affirmation d'un style, souvent très libre et original, de l'autre un regard distancié sur la réalité sociale. À cet égard, «Les neufs reines» («Nueve reinas») de Fabián Bielinsky[1], «L'ours rouge» de Israel Adrián Caetano (voir critique ci-contre) ou encore «Toutes les hôtesses de l'air vont au ciel» («Todas las azafatas van al cielo») de Daniel Burman sont des exemples flagrants de «films de genre» détournés pour parler de la situation du pays.

### Aussi des femmes

Devenu entre-temps producteur de ses propres films («El Bonaerense», présenté à Cannes en 2002) et de quelques autres, Trapero a pu assister à Locarno, où il était membre du Jury vidéo, à l'affirmation de plusieurs jeunes cinéastes argentins (tous âgés de moins de 30 ans!): Ernesto Baca («Cabeza de palo»), Enrique Bellande («Ciudad de Maria»), Federico León («Todos Juntos») et Diego Lerman («Tan de Repente»), lauréat d'un Léopard d'argent et véritable révélation de l'année (voir critique p. 15). Dans ce bref survol, il faut enfin citer deux femmes. La réalisatrice Lucrecia Martel tout d'abord. Son premier long métrage, «Le marécage» («La ciénaga»), primé au Festival de Berlin en 2001, critique avec virulence la néobourgeoisie contemporaine sur un ton sardonique, mystérieux et étouffant. Lauréate de la Résidence du Festival de Cannes, elle tourne actuellement «La fille sainte» («La Niña santa») sulfureuse expérience mystique de jeunes filles, déchirées entre éducation religieuse et désirs sexuels… La cinéaste Lita Stantic ensuite, devenue productrice par passion: opérant des choix très pertinents (son nom figure au générique du «Monde des grues», du «Marécage», de «L'ours rouge» ou encore de «Tan de Repente»), elle cherche inlassablement de par le monde les moyens financiers indispensables à l'émergence de ce nouveau Nuevo cine argentin. *f*

Teresa (Ingrid Rubio) et ses collègues hôtesses de l'air

1. Voir critique dans *films* n° 13, janvier 2003.

# Romance au bout du monde

## Toutes les hôtesses de l'air vont au ciel de Daniel Burman

Trigon-Film s'encanaille en distribuant ce *feelgood movie* argentin délibérément commercial. Pourquoi pas?

Par Norbert Creutz

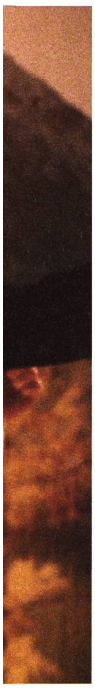
Il n'y a pas que Hollywood et la France qui produisent du cinéma commercial. Mais voilà, on ne voit jamais celui qui se fait ailleurs, alors comment savoir s'il pourrait plaire ici aussi? Depuis son observatoire qui embrasse tous les cinémas du Sud, la

société de distribution Trigon-Film le voit bien, ce cinéma, et se prend à hésiter: pourquoi continuer à prendre des vestes avec des films chinois ou iraniens qui ne séduiront jamais qu'une infime minorité du public, alors qu'il existe des film indiens (voir «Lagaan»), japonais ou latino-américains plus populaires sans être indignes?

La sortie du troisième long métrage du jeune Daniel Burman (né en 1973) répond à cette logique. On y suit sans déplaisir l'histoire de Julian, dentiste veuf, et de Teresa, hôtesse de l'air enceinte, deux désespérés que le destin (à moins que ce ne soit tout simplement le scénario) réunira à Ushuaia en Terre de Feu. C'est cousu de fil blanc, mais raconté avec une certaine verve, en cinémascope et dans des décors inédits. A mi-chemin entre Eliseo Subiela («Ne meurs pas sans me dire où tu vas / No te mueras sin decirme adónde vas», 1995) et Julio Medem («Les amants du cercle polaire / Los Amantes del Círculo Polar», 1998), Burman joue de la voix off philosophique et du récit alambiqué, organise hasards et coïncidences.

Bien sûr, la «leloucherie» n'est pas loin, mais jamais on ne se sent insulté par la bêtise. Julián (incarné par un chanteur local au physique de gros ours) et Teresa (la jolie Espagnole Ingrid Rubio, révélée par Carlos Saura dans son «Taxi» de 1996) forment un couple plutôt attachant. Burman reprend aussi dans le rôle d'un chauffeur de taxi Daniel Hendler, l'alter ego de son opus précédent, «Esperando al mesías», et manifeste un faible révélateur pour la chanteuse italienne Raffaella Carrà. Sans doute l'Argentine a-t-elle aussi besoin de rêver en ces temps difficiles... *f*

**Titre original** «Todas las azafatas van al cielo». **Réalisation** Daniel Burman. **Scénario** Daniel Burman, Emiliano Torres. **Image** Ramiro Civita. **Musique** Víctor Reyes. **Son** Carlos Faruelo. **Montage** Miguel Pérez, Ana Díaz Epstein, Alejandro Chomski. **Décors** Cristina Nigro. **Interprétation** Alfredo Casero, Ingrid Rubio, Norma Aleandro, Valentina Bassi... **Production** Patagonik Film Group, BD Cine, Wanda Films S.L.; Pablo Bossi, Diego Dubcovsky, José María Morales. **Distribution** Trigon-Film (2002, Argentine / Espagne). **Durée** 1 h 37. **En salles** 29 janvier.



# *Le pauvre hors-la-loi solitaire*

## L'ours rouge

d'Israel Adrián Caetano

Portrait en creux de l'Argentine contemporaine, «L'ours rouge» a la senteur du mélo et le goût du western (urbain) – entre John Ford et Clint Eastwood. Par Frédéric Maire

Western urbain argentin

Né en 1966 à Montevideo, en Uruguay, arrivé à 16 ans à Buenos Aires, Israel Adrián Caetano a d'abord tourné de nombreux courts métrages avant de pouvoir réaliser un premier long métrage avec son ami Bruno Stagnaro, «Pizza, birra, faso» (1998). Avec «Bolivia» (2001) et aujourd'hui «L'ours rouge», présenté à Cannes à la Quinzaine des réalisateurs, il s'affirme désormais comme l'un des cinéastes argentins qui comptent.

Oso (l'ours du titre original) vient de passer sept ans en prison pour le meurtre d'un policier durant un vol à main armée. Gueule cassée, plutôt taciturne, Oso n'a pas de chance. Pendant son incarcération, sa belle jeune femme Natalia et sa petite fille sont allées vivre chez un chômeur, joueur impénitent et looser de première classe. À sa libération, il n'a que deux idées en tête: récupérer l'argent du hold-up que ses complices lui doivent et retrouver sa fille.

Dès l'apparition d'Oso, les références affleurent. Le western fordien d'un côté, Clint Eastwood de l'autre. Avec sa carrure à la John Wayne, il évoque l'ex-militaire de «La prisonnière du désert» («The Searchers») de John Ford: un homme violent, ambigu et pourtant plein d'humanité, qui n'a sans doute plus sa place dans l'Argentine d'aujourd'hui. Sa relation avec l'enfance et sa violence mêlée de douceur rappellent celles du criminel en cavale d'«Un monde parfait» («A Perfect World») et son étonnante réflexion sur la justice, l'amour et la culpabilité.

Parfaitement inscrit dans ce nouveau cinéma argentin qui s'inspire de genres existants pour critiquer la société de son pays, «L'ours rouge», tout à la fois mélodrame, polar et western, est traversé par de belles idées sur la famille décomposée (par la misère ambiante), le chômage, la fin du machisme, la violence, la lâcheté, le courage. *f*

**Titre original** «Un oso rojo». **Réalisation** Israel Adrián Caetano. **Scénario** Israel Adrián Caetano, Graciela Speranza, d'après un conte de Domina Lafranchini. **Image** Jorge Guillermo Behnisch. **Musique** Diego Grimblat. **Son** Marcos De Aguirre. **Montage** Santiago Ricci. **Décors** Graciela Oderigo. Interprétation Julio Chávez, Soledad Villamil, Luis Machín, René Lavand... **Production** Lita Stantic Producciones; Lita Stantic. **Distribution** Xenix Film (2002, Argentine / France / Espagne). **Site** www.litastantic.com.ar/unosorojo. **Durée** 1 h 34. **En salles** 26 février.

films XENIX FILM

**20 billets** pour le film

**L'ours rouge**

En salles dès le 26 février

**Offre exclusivement réservée aux abonnés de *films***
**Attribution des billets par tirage au sort**

Inscriptions (pas plus de 2 invitations par personne et par mois):
• sur www.revue-films.ch
• par courrier à films - CP 271 - 1000 Lausanne 9

**Seuls les membres du Cercle de Films peuvent réserver leurs billets prioritaires au 021 642 03 36 ou 30 (pas plus de 2 invitations par personne et par mois)**

www.letemps.ch

RECHERCHE

Culture d'entreprise OK

PAR DATE | AVANCÉE

Vous voulez pouvoir disposer d'une information de qualité. Quand vous le décidez. Où que vous soyez. LE TEMPS propose certains de ses articles sur www.letemps.ch depuis sa création. De nouveaux services sont désormais à votre disposition, comme l'édition intégrale du TEMPS aux formats web, pdf ou Palm™, la revue de presse, les newsletters personnalisées, les chroniques, les dossiers de la rédaction. Ne vous privez pas plus longtemps d'une telle richesse de contenus et de prestations: souscrivez à notre abonnement en ligne pour seulement 10 francs suisses par mois ou profitez gratuitement de ce service en tant qu'abonné à notre version imprimée. Faites votre choix! Numéro d'appel gratuit: 00 800 0 155 91 92 LETEMPS.CH

# Et soudain, la solitude

## Tan de Repente

de Diego Lerman

Lauréat du Léopard d'argent à Locarno, «Tan de Repente», premier long métrage de Diego Lerman, est l'expression parfaite de la fraîcheur du jeune cinéma argentin, qui évoque les premiers Wenders et Jarmusch. Par Frédéric Maire

Lénine (Verónica Hassan) et sa tante (Beatriz Thibaudin) lavent leur linge sale en famille

Né le 24 mars 1976, le jour même du second coup d'État militaire en Argentine, Diego Lerman est devenu cinéaste peu après le retour à la démocratie. Après des études de beaux-arts et de cinéma, il fait un peu l'acteur, travaille comme assistant pour des films publicitaires et, parallèlement, signe cinq courts métrages, parmi lesquels «La preuve» («La prueba», 1999) qui lui vaut les honneurs de la Cinéfondation de Cannes. Le scénario de «Tan de Repente», son premier long métrage, reprend et prolonge l'histoire du court, inspiré d'une nouvelle de César Aira.

### *La balade de Mao et Lénine*

Dans un noir et blanc qui rappelle irrésistiblement le meilleur road movie de Wim Wenders («Au fil du temps», 1976) et de son fils spirituel Jim Jarmusch («Stranger Than Paradise», 1984), «Tan de Repente» met en scène un couple d'homosexuelles au look cuir SM et aux surnoms évocateurs, Mao et Lénine. Alors qu'elles déambulent dans les rues de Buenos Aires, elles abordent une jeune fille grassouillette, Marcia, qui travaille dans une triste routine. Mao lui déclare sa flamme, la convainc de les suivre chez elles et, pour dissiper ses craintes, lui donne un gage: «L'amour qui ne s'explique pas a besoin de preuves, et les preuves sont aussi valables que l'amour.» Les trois femmes partent alors en virée dans la campagne argentine, d'abord pour emmener Marcia à la mer qu'elle n'a jamais vue, puis pour visiter une vieille tante de Lénine.

ROAD MOVIE DU VIDE ET DE L'IMPROVISATION, DONC HAUTEMENT CASSE-GUEULE, «TAN DE REPENTE» TIENT POURTANT PARFAITEMENT LA ROUTE

De prime abord, cette dérive et les anecdotes qui l'émaillent n'aboutissent pas à grand-chose. Mais en filigrane de ce vide apparent s'esquisse une sorte d'état des lieux d'une jeunesse argentine, féminine notamment, frappée par la pauvreté, le chômage endémique, une absence totale d'idéal et surtout la solitude. Comme si ces filles de la dictature avaient perdu parents, amis et espoirs dans l'aventure tragique de leur pays.

### *Le désenchantement de l'Argentine*

Aujourd'hui, *tan de repente* (soudainement), ces enfants désorientés tentent de recréer une famille, de s'accrocher à un semblant de projet ou d'avenir, mais aussi de retrouver des liens de sang dont on se doute qu'ils ont été malmenés par la dictature, la mort et la misère. Road movie du vide et de l'impovisation, donc hautement casse-gueule, «Tan de Repente» tient pourtant parfaitement la route. Grâce à une mise en scène discrète, sans esbroufe et pleine de dérision, le cinéaste parvient à glisser en creux, sous la banalité du quotidien, une sorte de légèreté grave et d'insouciance nimbée de tristesse révélatrices de l'état de confusion et de doute des personnages. À cela s'ajoute le talent des actrices, toutes formidables – y compris la vieille tante qui permet aux jeunes femmes de renouer avec le passé et l'Histoire.

Film plus que fauché, tourné à la sauvette, sans moyens et sans payer personne, «Tan de Repente» a été repêché in extremis par l'excellente productrice Lita Stantic (voir article sur le jeune cinéma argentin, page 12). Et depuis sa présentation au Festival de Locarno, où il a empoché à la fois le Léopard d'argent, une mention spéciale à l'ensemble des acteurs, le Prix de la Fédération internationale des ciné-clubs et le troisième Prix du jury des jeunes, le film a poursuivi une belle carrière internationale et a été vendu dans de très nombreux pays. Un succès mérité, plus que symbolique, pour le jeune cinéma argentin. *f*

**Réalisation** Diego Lerman. **Scénario** Diego Lerman, María Meira. **Image** Luciano Zito, Diego del Piano. **Musique** Juan Ignacio Bouscayrol, Murciélago. **Son** Leandro de Loredo, Julian Caparros. **Montage** Benjamín Ávila, Alberto Ponce. **Décors** Mauro Doporto, Luciana Kohn. **Interprétation** Tatiana Saphir, Carla Crespo, Verónica Hassan, Beatriz Thibaudin... **Production** Lita Stantic Producciones, Nylon Cine; Sebastián Ariel, Nicolás Martínez Zemborain, Diego Lerman. Lita Stantic. **Distribution** Filmcooperative (2002, Argentine). **Durée** 1 h 30. **En salles** 5 février.


films FILM COOPI ZURICH

**20 billets** pour le film

**Tan de Repente**

En salles dès le 5 février

**Offre exclusivement réservée aux abonnés de *films***
**Attribution des billets par tirage au sort**

Inscriptions (pas plus de 2 invitations par personne et par mois):
• sur www.revue-films.ch
• par courrier à films - CP 271 - 1000 Lausanne 9

**Seuls les membres du Cercle de Films peuvent réserver leurs billets prioritaires au 021 642 03 36 ou 30 (pas plus de 2 invitations par personne et par mois)**

Portrait de famille signé Chabrol...

# Brillant état des lieux du crime

## La fleur du mal de Claude Chabrol

**Écrit avec Caroline Eliacheff comme «La cérémonie» et «Merci pour le chocolat», «La fleur du mal» est un film faussement mineur. C'est plus sûrement une œuvre retorse, joyeuse et désespérée qui dresse un violent portrait de la bourgeoisie française.** Par Jean-Sébastien Chauvin

A l'instar des grands cinéastes qu'il défendait lorsqu'il était critique – en premier lieu Hitchcock – Chabrol semble toujours livrer le même film, à chaque fois un peu différent. Soit une histoire de famille, bourgeoise, provinciale, à la veille d'élections municipales, à travers laquelle Chabrol se pose la question de la transmission de la culpabilité. Un demi-siècle plus tôt, à la fin de la Seconde Guerre mondiale, une femme aurait été acquittée pour le crime qu'elle avait commis. Qu'en reste-t-il aujourd'hui, dans la famille même où il eut lieu?

### *Œdipe rencontre Marx*

Scénario œdipien (le désir de tuer le père, l'inceste), et scénario marxiste (la façon dont se maintient la bourgeoisie) avancent main dans la main. Chabrol, sous ses airs faussement innocents et rigolards, touche au fondement de la civilisation: comment les gestes du passé s'inscrivent dans chaque génération, comment une classe, une famille, pour perdurer, doit faire appel à sa propre monstruosité. Rien à voir pourtant avec le scénario voisin des «Damnés» («La caduta degli dei») de Luchino Visconti qui racontait la destruction d'une famille au moment de l'avènement des nazis avec cette même manière d'en appeler autant au mythe (l'inceste, la reprise de Macbeth) qu'à une vision marxiste du monde.

Les bourgeois de Chabrol, eux, vivent en période de paix, du moins dans un contexte où la guerre s'est muée en un effrayant clivage social et familial: voir cette scène à la fois drôle et terrifiante où le personnage de Nathalie Baye, en tournée électorale, visite une HLM. C'est une famille bourgeoise d'une atterrante normalité. Comme d'habitude chez Chabrol, tout va bien en apparence. Il y a pourtant une sorte de déformation imperceptible dans le tableau, quelque chose qui rappelle la manière du peintre Ingres dont les portraits réalistes ont quelque chose d'étrange.

### *L'éternel retour du même*

Ce décalage tient en grande partie au mélange de farce et de sérieux, de légèreté et d'horreur latente, de théâtralité et de réalisme strict qui est la marque du cinéaste. Il y a un goût «chabrolien» pour le petit

théâtre social s'exprimant souvent par une facture qui frôle parfois le grotesque, comme dans cette incroyable séquence, au début du film, où tous les convives vont prendre le café dans le salon d'hiver. On se croirait presque dans «8 femmes», où quelque chose d'ouvertement faux laisse à penser que les personnages eux-mêmes sont conscients qu'ils jouent.

Chabrol n'a jamais eu d'autre sujet que ce domaine indéterminé où une classe se regarde en toute conscience et, simultanément, est la victime de ses propres névroses. Le bien et le mal sont plus que jamais imbriqués, bien loin des «Damnés» où ce dernier recouvrait l'ensemble du film, telle une chape vorace et crépusculaire. Dans un monde confortable, ce mal, à la fois désiré et haï, est un espace flou et fuyant, ici et ailleurs (la lettre anonyme dont on ne peut que soupçonner l'expéditeur sans jamais en avoir la certitude), passant de génération en génération comme un horrible lapsus. Comme le dit l'un des personnages, «le temps n'existe pas». Une réflexion à la fois réconfortante (pour cette classe-là, les choses resteront toujours en place) et monstrueuse (les actes sont amenés à se répéter) qui rappelle furieusement la théorie nietzschéenne de l'éternel retour du même. «La fleur du mal», film politique et philosophique, nous en aura donné une illustration brillante, entre cynisme et désespérance. *f*

**Réalisation** Claude Chabrol. **Scénario** Caroline Eliacheff, Louise L. Lambrichs, Claude Chabrol. **Image** Eduardo Serra. **Musique** Matthieu Chabrol. **Son** Pierre Lenoir, Thierry Lebon. **Montage** Monique Fardoulis. **Décors** Françoise Benoît-Fresco. **Interprétation** Nathalie Baye, Benoît Magimel, Suzanne Flon, Bernard Le Coq, Mélanie Doutey, Thomas Chabrol... **Production** MK2 Productions; Marin Karmitz. **Distribution** Monopole Pathé (2003, France). **Durée** 1 h 44. **En salles** 19 février.

# Claude Chabrol
# Peintre des arcanes du mal

**Pour un cinéaste français, Chabrol tient un rythme de production particulièrement soutenu qui crée une certaine complicité avec son public. La sortie de «La fleur du mal», titre qui pourrait résumer l'ensemble d'une œuvre pourtant hétérogène, nous offre un nouveau rendez-vous avec ce cinéphile amateur de bonne chair.**

Par Alain Boillat

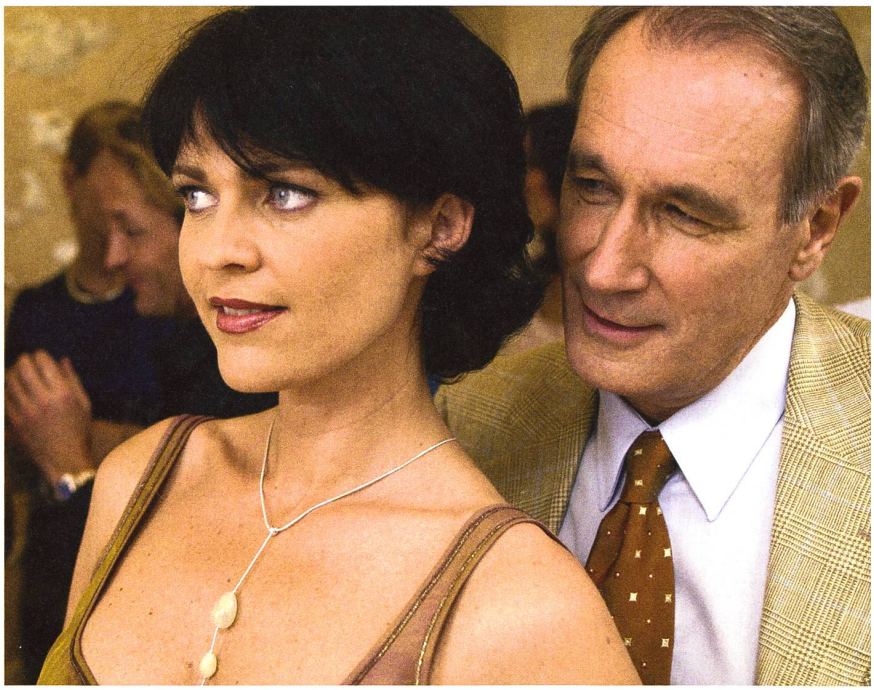
À l'instar des autres Jeunes Turcs de la Nouvelle Vague, Claude Chabrol a débuté comme critique aux *Cahiers du cinéma*. Ses articles, écrits dans les années 50, sont truffés de métaphores culinaires, esquissant la figure d'un bon vivant qui embrasse le cinéma en gourmand. Il s'intéresse notamment à Alfred Hitchcock (et, déjà, à la question du mal), auquel il consacrera un livre[1], cinéaste dont l'influence sur ses propres films est indéniable. Le thème du voyeurisme dans l'un de ses chefs-d'œuvre, «L'œil du malin» (1961), en témoigne.

Chabrol passe à la réalisation en 1959, date de la percée de la Nouvelle Vague qui doit beaucoup au succès de ses deux premiers films, «Le beau Serge» et «Les cousins», tous deux basés sur l'opposition entre ville et province. Si le premier recourt à une symbolique chrétienne dont Chabrol se débarrassera bien vite – lui qui dédie son autobiographie à «tous ceux qui vont plus volontiers au cinéma qu'à la messe»! – le second annonce l'un des thèmes favoris du cinéaste: l'étroitesse d'esprit et l'hypocrisie des mœurs provinciales.

### *Pragmatisme et lucidité*

Moins expérimental que Godard, plus féroce que Truffaut dans sa peinture des rapports humains, dépourvu du moralisme d'un Rohmer, Chabrol s'est frayé un chemin bien à lui, qui consiste aussi à plus composer avec les contingences financières que ses compagnons de route. Prolixe, le cinéaste est l'auteur d'une œuvre inégale, mais en assume l'inévitable part de déchets. Avec plus de dix longs métrages réalisés depuis 1990, dont l'impitoyable «Cérémonie» (1995), Chabrol continue sur sa lancée.

«Merci pour le chocolat» (2000), son film précédent, peut donner l'impression d'avoir été tourné à la va-vite, entre deux ripailles, mais peut-être est-ce justement cette apparente désinvolture qui lui confère une dimension étrange de faux polar en quête d'un vrai sujet. Souvent en effet, l'intrigue de ses films se voit menacée par une attirance pour le vide qui s'accorde au regard nihiliste qu'il porte sur la société – voir, en 1960, l'absence totale de valeurs dans «Les godelureaux». Ainsi ne trouve-t-on aucun suspense hitchcockien lorsqu'il met en scène un tueur en série dans «Landru» (1962), «Le boucher» (1970) ou «Les fantômes du chapelier» (1982): s'y déchaînent seulement la violence implacable des déterminations sociales et la folie ordinaire des protagonistes.



Gérard Vasseur (Bernard Le Coq)

### *L'ambiguïté érigée en dogme*

Si l'opacité n'affecte pas le déroulement du récit, elle est déterminante dans le traitement des personnages dont les motivations demeurent mystérieuses pour le spectateur. Les névroses des êtres maléfiques qui peuplent l'univers de Chabrol n'ont aucune explication. Nulle mieux qu'Isabelle Huppert, son égérie des années 80-90, n'a rendu, par la distance qu'elle impose, sa représentation ambiguë de la folie ou de la perversion. On évoquera certes le Chabrol «pourfendeur de la petite bourgeoisie», qui brise les ap-

parences pour faire tomber les masques, comme le suggère le titre d'un de ses films («Masques», 1987) dans lequel le vernis de bons sentiments d'un animateur de télévision s'écaille lentement.

Toutefois, cette manière toute «chabrolienne» de révéler le mal sous-jacent ne se limite pas à une seule classe sociale, mais s'empare de toute situation régie par des relations de pouvoir. D'où l'importance du motif de la machination («La rupture», 1970; «Merci pour le chocolat», etc.), filet qu'une figure démoniaque tend autour d'elle, impénétrable aux autres, voire à elle-même. Nulle naïveté manichéenne ni justice supérieure chez Chabrol qui accepte, non sans humour, la cruauté foncière du commerce des hommes. *f*

1. Coécrit avec Eric Rohmer.

Le fils que se découvre Hamro

# Le mauvais fils

## L'ange de l'épaule droite de Djamshed Usmonov

**Entre farce et poésie, le premier long métrage du cinéaste tadjik Djamshed Usmonov vaut son pesant de réalisme, d'ironie et d'humour, du côté de Rossellini, Tati et De Sica. Une vraie petite merveille à découvrir d'urgence.** Par Frédéric Maire

Remarqué avec «Le vol de l'abeille» («Parvaz-e zanbur», 1998), long métrage coréalisé avec le Coréen Biong Hun Min, le cinéaste tadjik Djamshed Usmonov confirme aujourd'hui son talent dans «L'ange de l'épaule droite», sélectionné à Cannes dans la section Un certain regard. Ce premier film en solo a été tourné en toute simplicité dans son village d'origine, Asht, avec son frère et sa mère dans les rôles principaux, et les habitants comme acteurs. Il a disposé de financements italiens, français et suisses, notamment de la Fondation Montecinemaverità, de Ventura Films et de la Télévision suisse italienne.

Dans ce coin perdu du Tadjikistan, la vieille Halima se morfond. Elle aimerait que son fils, le beau et ténébreux Hamro – en fait un gredin en fuite depuis 10 ans – revienne pour payer le deuxième battant de la porte en bois ouvragé qui doit fermer la cour intérieure et qu'elle puisse mourir dans l'honneur. Avec la complicité du médecin du village, elle se fait passer pour mourante. Hamro rentre alors dare-dare, pensant assister à l'agonie de sa mère, vendre illico la maison et empocher un coquet bénéfice. Pour rentabiliser au mieux son prochain héritage, il s'empresse d'ailleurs d'achever les travaux de rénovation de la maison, dont la fameuse porte. Ses affaires vont toutefois très vite se gâter. Tout le village lui tombe dessus pour les nombreuses dettes laissées derrière lui avant sa fuite. Le père d'une jeune femme qu'il avait séduite lui présente même son fils de dix ans et le lui confie. Pour couronner le tout, sa mère ne meurt pas. Elle se sent même de mieux en mieux…

En filmant la relation d'Hamro et de son encombrant rejeton, «L'ange de l'épaule droite» explore le trafic d'objets et de fric, la (re)construction, un milieu social, les fantômes de la guerre (le Tadjikistan sort à peine de sept ans de guerre civile). Une version en négatif – l'ironie en plus – du «Voleur de bicyclette» («Ladri di biciclette»), célèbre manifeste du néoréalisme de Vittorio De Sica. Cinéphile averti, Usmonov propose un parallèle éclairant entre la reconstruction de l'Italie après le fascisme et celle du Tadjikistan après le communisme.

### *Petits arrangements avec la vie*

Sous son apparente insouciance, «L'ange de l'épaule droite» s'exprime sur la mort, la vie, le partage, l'argent, la famille, l'amour, la foi. Glissant du réalisme le plus cru à l'évocation poétique, le film s'autorise d'étonnantes envolées vers le fantastique et l'humour.

Si Hamro est le mauvais de l'histoire au départ (mauvais fils, mauvais père, mauvais payeur, mauvais coucheur), il se révèle finalement plus intègre que tous ceux qui vivent de petites magouilles au quotidien, de combines à la petite semaine, de petits arrangements avec les vivants. Sa mère, en revanche, croit encore aux miracles comme le poète de la légende.

Ancien projectionniste devenu petite frappe, Hamro est au fond le seul à avoir vécu, voyagé et découvert d'autres manières de penser. Cet anarchiste qui s'ignore va ainsi se laisser influencer par son séjour à Asht. Quant il repart, traînant avec lui ce fils dont il ne sait trop que faire, il a (un peu) changé. Il est à la fois nostalgique et reconnaissant à sa mère de lui avoir appris deux ou trois choses qui comptent dans la vie d'un homme. *f*

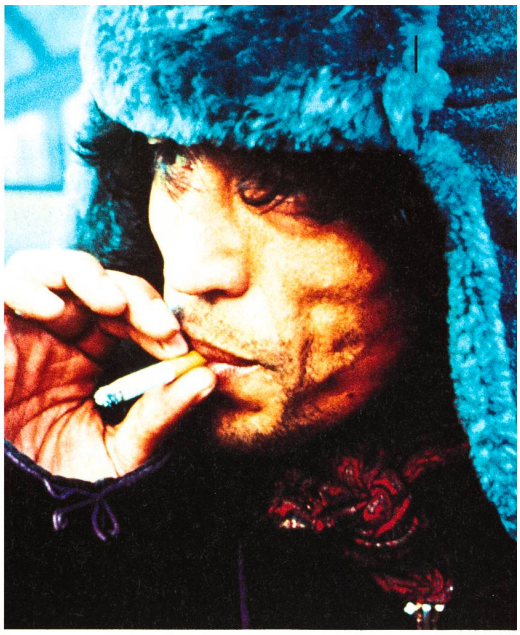
CINÉPHILE AVERTI, USMONOV PROPOSE UN PARALLÈLE ÉCLAIRANT ENTRE LA RECONSTRUCTION DE L'ITALIE APRÈS LE FASCISME ET CELLE DU TADJIKISTAN APRÈS LE COMMUNISME

**Titre original** «Fararishtay kifti rost». **Réalisation, scénario** Djamshed Usmonov. **Image** Pascal Lagriffoul. **Musique** Mike Galasso. **Son** Dana Farzanehpour. **Montage** Jacques Comets. **Décors** Maslodov Farosatshoev. **Interprétation** Uktamoi Miyasarova, Maruf Pulodzoda, Kova Tilavpur… **Production** Asht Village, Fabrica, Ventura Films, Artcam International; Marco Müller. **Distribution** Frenetic Films (2002, Tadjikistan / Italie / Suisse / France). **Durée** 1 h 31. **En salles** 19 février.

# Entretien avec Djamshed Usmonov

Né en 1965 à Asht, au Tadjikistan, Djamshed Usmonov a étudié le cinéma à Moscou et Douchambé. Il signe, avec «L'ange de l'épaule droite», un premier film très personnel. Conversation avec un cinéaste elliptique qui aime les métaphores.

Propos recueillis à Cannes par Frédéric Maire



Le cinéaste tadjik Djamshed Usmonov

**D'où vient le titre «L'ange de l'épaule droite»?**
Il vient d'une vieille légende islamique. Chaque homme a sur ses épaules deux anges invisibles. L'ange de l'épaule droite consigne les bonnes actions, celui de l'épaule gauche les mauvaises. Le jour du jugement dernier, les bonnes et les mauvaises actions sont mises dans la balance de la justice. En fonction du côté vers lequel penche la balance, l'homme est envoyé au paradis ou en enfer. «L'ange de l'épaule droite» est le premier volet d'un diptyque dont le second sera forcément «L'ange de l'épaule gauche».

**Dans le film, l'argent joue un rôle très important…**
Confucius disait que le monde tourne autour de l'argent, c'est vrai. Au Tadjikistan comme partout. Mais Halima, la mère, sort de ce jeu au cours du film.

**Le marchandage semble aussi essentiel à la communication entre les gens…**
Le geste traditionnel de la négociation, deux mains qui se serrent, très fort et très longtemps, est un rituel que j'aime beaucoup. Un contact fort. C'est vrai qu'on négocie tout le temps dans le film. Cette pratique est poussée jusqu'à l'absurde dans la scène où la mère négocie, avec le maire par téléphone, sa propre mort pour le surlendemain.

**Cette poignée de main apparaît aussi comme une façon de se regarder, de se confronter, de se tester…**
Oui, on voit qui est le plus fort des deux. Ça peut aller assez loin. On serre parfois la main de l'autre jusqu'à l'arracher! C'est assez drôle. Je connais des gens qui sont revenus du marché avec un bras démis!

**Pourquoi Hamro est-il projectionniste?**
C'est un hommage au cinéma de mon enfance. Quand j'étais petit et que j'avais des bonnes notes, ma mère me donnait dix kopecks pour aller au cinéma. Mais par la suite, je suis devenu un cancre. Ma mère a cessé de me donner de l'argent. Alors j'ai commencé à faire les poches de mon père pour continuer à aller au cinéma. Il y avait toujours le même projectionniste à qui on posait la question: «Qu'est-ce que c'est comme film?», et il répondait invariablement: «Il y a du sang, plein de sang!».

**Quels sont les films qui vous ont marqué?**
En fait, au temps de l'Union soviétique, le système de distribution était assez puissant et on voyait les mêmes films à Asht qu'à Moscou. J'ai donc vu des films de Chaplin, Fellini, «Rome, ville ouverte» de Rossellini. Parmi les réalisateurs qui m'ont vraiment influencé, il y a Satyajit Ray, que j'admire énormément. Je me considère comme un disciple de ses idées. J'aime aussi beaucoup Michelangelo Antonioni, les premiers films de Kitano Takeshi, Abbas Kiarostami. Quand je vois des films, je les perçois plus par les sentiments que par la raison. Récemment, en regardant un film de Kiarostami, j'ai pleuré, ce qui m'arrive rarement. C'était un choc, une émotion qui m'est restée.

Dans le film, deux entités très importantes semblant dominer le monde se confrontent: la religion et le pouvoir politique. À la fin, il incombe cependant à l'autorité laïque, représentée par le maire, de parler de la mort…

Je pense qu'il y a aussi une bureaucratie dans l'Autre monde. Par exemple dans la religion juive (et on trouve aussi ça chez les catholiques), il y a une hiérarchie, des ordres d'anges et de saints. Pour moi, le pouvoir religieux et celui du maire sont identiques.

**Quelle est la signification de ce portail sculpté qui a, apparemment, une importance immense?**
Quand j'ai écrit le scénario, j'ai pensé au texte d'André Gide *La porte étroite*, ce chemin vers l'au-delà si étriqué qu'on ne peut pas y marcher à deux de front. Cette porte peut aussi symboliser le passage vers l'Autre monde, vers le paradis. Il fallait qu'Halima endure bien des souffrances pour que son cercueil puisse enfin passer par cette porte. Il faut toujours souffrir pour arriver à quelque chose.

**Et de quoi parlera «L'ange de l'épaule gauche»?**
Ce sera l'histoire de la mère du maire qui a reçu en cadeau d'Halima les sept ans de vie qui lui restaient. *f*

AGORA FILMS

LE TEMPS

Le Cercle de films

PROPOSENT EN AVANT-PREMIÈRE

# PETITES COUPURES

Un film de Pascal Bonitzer

En compétition au Festival de Berlin
Voir critique ci-contre

## 400 billets à gagner!

**Délai pour les demandes de billets:**
jeudi 6 février à 12 h

**Attribution des billets par tirage au sort**

**Lundi 10 février**

**A Genève**
**Cinéma Scala à 20 h**

**A Lausanne**
**Europlex Les Galeries 6 à 21 h**

**Inscriptions** (pas plus de 2 invitations par personne et par mois):

• sur www.revue-films.ch • par courrier à *films* - CP 271 - 1000 Lausanne 9

**Les membres du *Cercle de Films* exclusivement** peuvent réserver leurs billets prioritaires au 021 642 03 36 ou 30 (pas plus de 2 invitations par personne et par mois)

# Le poids des mots

## **Petites coupures** de Pascal Bonitzer

Scénariste reconnu, Pascal Bonitzer réalise des films atypiques. Dans «Petites coupures», on retrouve son amour des dialogues et des acteurs, mais on y découvre aussi une noirceur sous-jacente et un éparpillement susceptibles de désarçonner. Par Nathalie Margelisch

Béatrice (Kristin Scott Thomas), Bruno (Daniel Auteuil) et Mathilde (Pascale Bussière)

En réalisant «Encore» et «Rien sur Robert», Pascal Bonitzer a prouvé que son écriture pouvait aussi bien s'épanouir dans ses propres films que dans des œuvres aussi fortes que celles de Jacques Rivette, Raoul Ruiz ou André Téchiné, pour qui il a élaboré de nombreux scénarios. Sélectionné au Festival de Berlin, son troisième long métrage, «Petites coupures», mêle allusions politiques, confrontations amoureuses et rencontres mystérieuses.

**SOUS LES MOTS, UNE VIOLENCE SOURDE EST PERCEPTIBLE, UN MÉLANGE DE MÉFIANCE, DE FRUSTRATIONS ET D'ATTIRANCE**

Après deux réalisations au ton similaire, rien d'étonnant à ce que Pascal Bonitzer ait souhaité aborder d'autres registres que celui de la comédie existentielle mordante. Malheureusement, malgré l'excellence des dialogues et de la direction d'acteurs, il se perd dans de trop multiples digressions. Ne sachant plus très bien s'il veut réaliser un drame, un film policier ou un conte fantastique, il s'égare – à l'instar de son personnage.

Bruno (Daniel Auteuil) est un quadragénaire désabusé qui traverse un passage à vide. Tout se désintègre autour de lui: sa compagne Gaëlle (Emmanuelle Devos) veut le quitter, le Parti communiste dont il est membre se décompose. Il est prêt à se raccrocher à n'importe quoi pour garder la tête hors de l'eau, comme à cette jeune militante, Nathalie (Ludivine Sagnier).

### *Les errances d'un militant*

Au cours d'une visite à son oncle, maire communiste sur le déclin (Jean Yanne), il est chargé par celui-ci de porter un message. Pour s'acquitter de sa tâche, il doit se rendre au plus profond d'une forêt de montagne et c'est là, dans une bâtisse isolée, qu'il fait la connaissance de Béatrice (Kristin Scott Thomas), la femme du maître de maison dont il tombe immédiatement amoureux.

### *Le théâtre cruel des relations*

Dans la scène d'ouverture, Nathalie et Gaëlle, qui ne se connaissent pas, se croisent dans la rue. L'une demande à l'autre de lui prêter son rouge à lèvres. Au cours de la conversation, les deux jeunes femmes se rendent compte qu'elles fréquentent le même homme, Bruno. À ce stade, Pascal Bonitzer a déjà installé le climat dont il raffole. Une situation insolite, des personnages embarrassés, une tension diffuse. Lorsque Bruno se coupe le doigt après sa dispute avec Gaëlle, ou quand il parle méchamment de Nathalie en la croyant absente, Bonitzer met en lumière des aspects peu reluisants de son personnage avec une cruauté qui déconcerte.

Comme Fabrice Luchini dans «Rien sur Robert», Daniel Auteuil promène son malaise tout au long du film. Mais ici, Bonitzer est plus intéressé par la confrontation avec l'autre que par les tourments intérieurs. Ainsi, Bruno multiplie les rencontres et chacune d'elles donne lieu à des échanges aussi intenses qu'inconfortables. Sous les mots, une violence sourde est perceptible, un mélange de méfiance, de frustrations et d'attirance. Lorsque Bruno s'enfonce dans la forêt, il s'apprête à faire sa rencontre la plus fascinante.

Exploitant à merveille la part de mystère de Kristin Scott Thomas, Bonitzer signe, avec cette confrontation entre les deux acteurs, la meilleure partie du film. Que ce soit dans l'atmosphère feutrée de la maison, dans l'exiguïté de la voiture ou lors de la visite du sanctuaire, Béatrice joue avec Bruno, amoureux transi, comme une chatte avec sa proie. Mais sous ce cynisme apparent, les fêlures sont palpables. C'est cette description réaliste des personnages, toujours perceptible dans les dialogues, qui donne au film tout son sel. *f*

**Réalisation** Pascal Bonitzer. **Scénario** Pascal Bonitzer, Emmanuel Salinger. **Image** William Lubtchansky. **Musique** John Scott. **Son** Frédéric Ullmann. **Montage** Suzanne Koch. **Décors** Emmanuel de Chauvigny. **Interprétation** Daniel Auteuil, Kristin Scott Thomas, Pascale Bussière, Ludivine Sagnier... **Production** Rézo Productions, Axiom Films, France 2 Cinéma; Jean-Michel Rey, Philippe Liégeois, Douglas Cummins. **Distribution** Agora Films (2003, France / GB). **Durée** 1 h 35. **En salles** 12 février.

Rachel (Naomi Watts) et son fils (David Dorfman)

# *Le retour de la cassette tueuse*

## **Le cercle** de Gore Verbinski

Sans marquer d'une pierre blanche le cinéma d'horreur, ce remake du «Ring» de Nakata Hideo évite le plagiat en respectant son modèle. Par Christophe Billeter

Dans une chambre, deux jeunes filles évoquent une légende urbaine, celle d'une cassette vidéo qui tue. Ceux qui la voient découvrent une série d'images singulières et, la bande terminée, un coup de téléphone leur annonce leur mort pour la semaine suivante. Cette scène d'ouverture vous rappelle quelque chose? Il s'agit en effet de l'exacte reprise de celle de «Ring» de Nakata Hideo. Avec ce remake, Gore Verbinski («Le Mexicain», «La souris / Mouse Hunt») peut se vanter d'avoir réussi un pari tenu pour impossible: retrouver le frisson du premier film. Fan de la première heure de «Ring», il a d'ailleurs proposé aux studios Dreamworks d'engager Nakata Hideo pour la réalisation. Refus poli de la production, qui a tout de même offert un ticket aller-retour au cinéaste japonais pour assister au tournage.

Malgré quelques travers typiquement hollywoodiens (discours sur l'importance de la famille), «Le cercle» innove avec des scènes au climat étrange, voire surréaliste. On se souviendra de la folie qui s'empare d'un cheval sur un bateau et de l'omniprésence d'un arbre flamboyant jumeau du buisson ardent. Naomi Watts est parfaite dans le rôle central de la journaliste victime de la malédiction, hissant l'humanité du film un cran au-dessus du modèle nippon. Enfin, les aficionados reconnaîtront quelques plans inspirés par «Honogurai mizu no soko kara», l'avant-dernier film de Nakata Hideo. En attendant l'incontournable suite, «Le cercle» marque le début d'une série de nuits blanches pour certains spectateurs occidentaux. *f*

**Titre original** «The Ring». **Réalisation** Gore Verbinski. **Scénario** Ehren Kruger, d'après le roman de Suzuki Kôji. **Image** Bojan Bazelli. **Musique** Hans Zimmer. **Son** Tim Holland. **Montage** Craig Wood. **Décors** Tom Duffield. **Interprétation** Naomi Watts, Martin Henderson, Brian Cox, Amber Tamblyn... **Production** MacDonald-Parkes, Dreamworks SKG, Kazui Enterprises; Laurie MacDonald, Walter F. Parkes. **Distribution** United International Pictures (2002, USA / Japon). **Site** www.ring-themovie.com. **Durée** 1 h 55. **En salles** 5 février.

# Les saigneurs de «Ring»

Quand le romancier Suzuki Kôji publie *Ring* en 1991, il est loin de se douter qu'il vient de donner naissance à un phénomène qui va apporter du sang neuf au cinéma d'horreur asiatique, voire occidental.
Par Christophe Billeter

Même si le roman n'est pas particulièrement bien écrit (comme en témoigne la traduction!), l'histoire suffit à susciter l'intérêt des producteurs. En 1995, Fuji TV ouvre le feu avec une série qui remporte un succès d'audience historique au Japon. Une version pour le cinéma semble dès lors inévitable, mais Suzuki Kôji publie déjà une suite, *Double hélice*. Une aubaine pour le producteur Kawai Shin'ya qui met en chantier, en même temps et avec deux équipes différentes, le tournage d'une adaptation de *Ring* et du second roman intitulée «The Spiral» qui sortiront le même jour. Les deux films sont pourtant diamétralement opposés. «Ring» joue sur une réalisation froide et rigoureuse alors que «The Spiral» table sur une ambiance tourmentée concentrée sur les ramifications complexes du récit. Précisons en effet que le réalisateur Iida Jôji était scénariste de la série télévisée... Par bien des aspects, ce film est d'ailleurs le plus intéressant. Son récit vertigineux, qui réunit fantastique, biologie et temporalité, interroge habilement le spectateur sur son destin et sa responsabilité envers l'univers. Nakata Hideo, metteur en scène de «Ring», et son scénariste Takahashi Hiroshi, déçus par «The Spiral», décident de retrouver l'atmosphère du premier film avec un «Ring 2».

### *Spirale infernale*

En 1999, le cinéma coréen propose un remake ébouriffant, «Ring Virus», alors que Fuji TV donne une seconde saison à sa série, «Ring: Final Chapter», diffusée quelques semaines avant la sortie en salles de «Ring 2». Tout semble fait pour embrouiller les esprits puisqu'il s'agit, comme «The Spiral», d'une adaptation de *Double hélice* alors que «Ring 2» est une suite originale au premier film sans rapport avec les romans. Un an plus tard sort «Ring 0», créé par l'équipe de «Ring» 1 et 2, mais sans Nakata Hideo. Plus proche du thriller que du film fantastique, cet épisode est le plus énergique, conduit avec un brio qui a dû inciter au remake les producteurs américains. Ce *prequel* [1] est tiré d'une nouvelle de Suzuki Kôji expliquant l'origine de la malédiction qui hante toute la série. Deux ans auparavant, l'écrivain avait d'ailleurs mis un point final à sa trilogie avec *La boucle*, qui attend toujours les faveurs d'une adaptation. Privés d'un nouveau chapitre depuis trois ans, les critiques et le public japonais viennent de faire un triomphe au remake américain «Le cercle». La boucle est loin d'être bouclée. *f*

1. Episode chronologiquement antérieur au(x) film(s) sorti(s) précédemment.

# A la vie à la mort

## Japón de Carlos Reygadas

Étonnamment maîtrisé, ce premier film d'un jeune Mexicain nous emmène sur les hauteurs, au propre comme au figuré. Une expérience dont on ne ressort pas indemne. Par Charlotte Garson

Dans des images au grain âpre que l'on croit d'abord en noir et blanc, un homme d'une cinquantaine d'années s'éloigne de la ville en voiture pour s'enfoncer dans des montagnes de moins en moins hospitalières. Comme il côtoie des chasseurs sur la route, on l'imagine parti pour une battue, mais son intention tombe comme un couperet lorsqu'il répond à un compagnon qui lui demande innocemment pourquoi il va à Aya: « Pour me tuer. » Drôle de chasse… En effet, chacune de ses rencontres semble illustrer sa pulsion macabre, de l'aubergiste aux mains ensanglantées qui vient d'occire le cochon, à un oiseau dont il tranche froidement la tête, comme privé de sentiments à l'approche de la fin.

L'AMPLITUDE DU CINÉMASCOPE NE SEMBLE PAS MÊME SUFFIRE AU CINÉASTE, PRESSÉ COMME SON PERSONNAGE DE SURPLOMBER, DE CAPTER CE QUI L'ENTOURE

### *Virtuosité visuelle*

Ces dix premières minutes troublantes ne sont pas les seuls éléments déroutants de ce film ambitieux, dont le titre sonne comme une provocation puisqu'il n'est jamais question du Japon! Snobisme? Plutôt une volonté du réalisateur de se démarquer des « titres-synopsis qui rassurent le spectateur en lui signalant à l'avance à quel genre de film il a affaire » [1]. La lumière très blanche et le refroidissement des couleurs à l'étalonnage permettent d'éviter l'image d'« un Mexique de carte postale, cliché facilement obtenu avec la lumière naturelle » [1]. L'amplitude du cinémascope ne semble pas même suffire au cinéaste, pressé comme son personnage de surplomber, de capter ce qui l'entoure par des panoramiques à 360 degrés. La vastitude des paysages forme un contraste vertigineux avec l'introspection à laquelle se livre le sujet (Alejandro Ferretis, un non-professionnel), tandis que des plans larges apaisés alternent avec des séquences en caméra subjective à l'épaule.

### *La vie reprend ses droits*

Au bord du canyon, il y a un village, avec son café où l'on boit de l'alcool de cactus, ses enfants qui s'esclaffent devant un accouplement de chevaux, bref, les hauteurs que l'homme imaginait arides sont un lieu de vie. Il trouve abri dans la maison la plus isolée du coin, chez Ascen, octogénaire d'une force mentale extraordinaire. Alors, inconsciemment, ce personnage renfrogné se détache de lui-même pour s'ouvrir à ce qui l'entoure. Gagné par la beauté du lieu autant que par les coutumes des habitants, il s'éprend aussi charnellement de sa vieille logeuse, dans un dernier élan de vie. On se surprend à redouter cette scène de sexe, qui s'ouvre sur les instructions techniques de l'homme: « Tournez-vous un peu à droite »… Mais devant la pudeur qu'elle revêt finalement, tout préjugé envers l'activité sexuelle d'une personne âgée devrait tomber de lui-même – exploit qui suffirait à justifier l'existence de « Japón » !

On l'aura compris, il faut de la patience pour entrer dans l'univers visuel étrange de ce film et, la porte trouvée, on continue d'aller de surprise en surprise, le documentaire prenant parfois le pas sur la fiction, ou la musique balayant la narration comme dans le long plan-séquence final, mise en images d'une pièce musicale d'Arvo Pärt. Pourtant, ce n'est pas d'une gratification cérébrale que ce film récompense le spectateur. Non, au-delà de l'indéniable – et immodeste – recherche formelle, c'est bien l'émotion qui nous envahit devant quelques êtres et leurs relations aux autres, à leur maison ou aux animaux qui vivent et meurent autour d'eux. *f*

1. Propos recueillis à Cannes en mai 2002 par Charlotte Garson.

**Réalisation, scénario** Carlos Reygadas. **Image** Diego Martínez Vignatti. **Musique** Arvo Pärt, J.S. Bach, Dimitri Chostakovitch. **Son** Gilles Laurent. **Montage** Carlos Serrano Azcona, Daniel Melguizo, David Torres. **Décors** Alejandro Reygadas. **Interprétation** Alejandro Ferretis, Magdalena Flores, Yolanda Villa… **Production** NoDream Cinema; Carlos Reygadas. **Distribution** Look Now! (2002, Mexique / Espagne). **Durée** 2 h 02. **En salles** 29 janvier.

films LOOK NOW!

pour le film

**Japón**

En salles dès le 29 janvier
**10 billets** pour Lausanne - **10 billets** pour Genève

**Offre exclusivement réservée aux abonnés de *films***
**Attribution des billets par tirage au sort**

Inscriptions (pas plus de 2 invitations par personne et par mois):
• sur www.revue-films.ch
• par courrier à films - CP 271 - 1000 Lausanne 9

**Seuls les membres du Cercle de Films peuvent réserver leurs billets prioritaires au 021 642 03 36 ou 30 (pas plus de 2 invitations par personne et par mois)**

# Céréale killer sans OGM

## Le pharmacien de garde de Jean Veber

Avec ce premier long métrage, Veber propose une fable fantastique dans laquelle évoluent deux hommes en apparence résolus, mais tellement fragiles... Par Antoine Le Roy

Il y a d'abord Yan Lazarrec (Vincent Perez, en ange Lucifer personnifié) qui, sous une couverture d'aimable pharmacien parisien de quartier, s'est assigné pour mission sacrée de purifier la Terre des pollueurs en leur infligeant des tortures mortelles. Natif de Bretagne, où légendes et sorcellerie vont souvent de pair avec mystification, il se prétend le descendant de druides celtiques. Il y a aussi François Barrier (Guillaume Depardieu, en rédempteur sacrifié), fonctionnaire de police qui traverse une mauvaise passe sentimentale.

Tous deux sont convaincus par les thèses écologistes et veulent sauver la Planète. Mais si François prône un combat respectueux des adversaires, Yan sème méticuleusement la mort. Ils se rencontrent à l'occasion d'un forum et sympathisent immédiatement. François révèle à son nouveau complice que sa petite amie le trompe. Pour le venger, il décide de l'éliminer. C'est grâce au témoignage d'un travesti (Pascal Légitimus, en grande forme) rencontré au hasard d'une nuit de galère que Yan découvre la vérité.

Entre amitié passionnée et destinées contraires, flic et meurtrier se confrontent à huis clos, tandis que l'étau des forces de l'ordre se resserre autour d'eux. Bien que l'intrigue soit aussi tenace que des plaques de pétrole souillant les côtes armoricaines, son traitement lasse vite. Le scénario charrie un trop-plein d'anecdotes préjudiciable à la crédibilité des personnages et c'est peut-être pour cette raison que l'interprétation des deux acteurs principaux se révèle assez superficielle. À trop vouloir mixer sur le mode du polar à la française les déchirures sentimentales, les déviations perverses et la déchéance humaine, le chaudron déborde. Oui, le diable est vert ! *f*

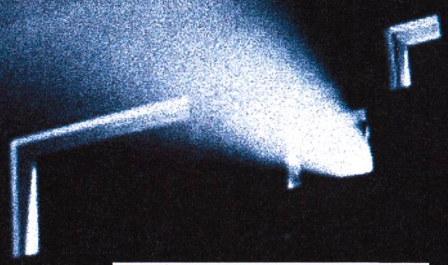
Yan Lazarrec (Vincent Perez), pharmacien vengeur

**Réalisation, scénario** Jean Veber. **Image** Laurent Fleutot. **Musique** Marco Prince. **Son** Laurent Poirier, Michel Casang. **Montage** Georges Klotz. **Décors** Hoang Thanh At, Pierre Queffelean. **Interprétation** Vincent Perez, Guillaume Depardieu, Clara Bellar, Pascal Légitimus... **Production** Orly Films, TF1 Films Productions; Nicolas Vannier. **Distribution** Filmcooperative (2003, France). **Site** www.ocean-films.com/lepharmaciendegarde. **Durée** 1 h 30. **En salles** 22 janvier.


Zone critique... cinéma

Quatre critiques, un d'Espace 2 et trois de la presse écrite se réunissent une fois par mois. Ils confrontent leurs papiers et leurs opinions et passent en revue quelques films à l'affiche.

Le samedi 8 février à 18 h 05, retrouvez Nicole Duparc (Espace 2), Alain Boillat (Films), Antoine Duplan (L'Hebdo) et Rafaël Wolf (Le Matin) pour un débat animé...



Radio Suisse Romande ESPACE 2

votre radio culturelle

**« Zone critique »**, l'émission de Jean-Marie Félix, s'attaque à tout... au cinéma, au théâtre, à la littérature, aux beaux-arts, à la musique pour alimenter le débat entre création et critique, et pour aider le public à mieux apprécier ce qui lui est offert tout au long de l'année. Tous les samedis à 18 h

**Espace 2 sur les ondes**
Lausanne et région : 96.2 / 100.8
Genève et région : 101.7 / 100.1
Fribourg et région : 96.2 / 100.0
Neuchâtel et région : 92.0
Sion et région : 96.5
Delémont et région : 93.0

www.rsr.ch ... on peut y réécouter les émissions !

Les candidates à la capture du bouquet nuptial...

# *Fiesta à la feta americana*

## **Mariage à la grecque** de Joel Zwick

Succès phénoménal aux États-Unis, cette petite comédie romantique s'amuse à caricaturer la communauté grecque de Chicago à coups de clichés plus ou moins digestes. Par Pierre-André Fink

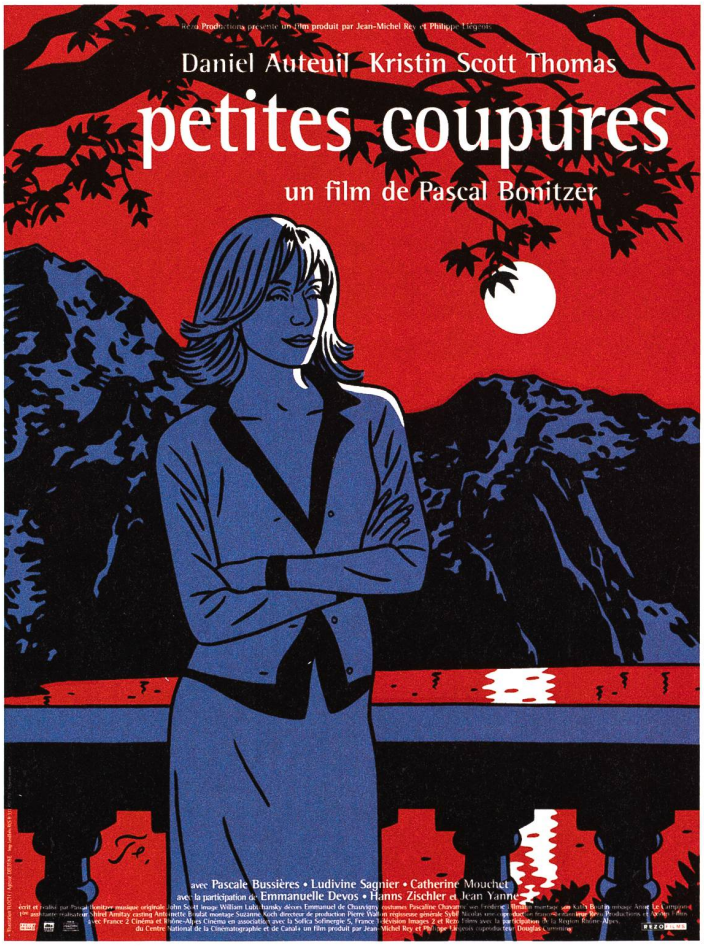
« Les jeunes filles grecques comme il faut doivent accomplir trois choses dans leur existence: épouser un Grec, faire des bébés grecs et nourrir tout ce petit monde jusqu'à leur dernier souffle. » C'est ainsi que débute le discours de Toula, narratrice pétillante du film. Jeune trentenaire célibataire d'origine hellénique, l'héroïne se désespère de ce destin tout tracé, étouffant sous le poids d'une famille omniprésente et cramponnée à ses racines. Jusqu'au jour où son chemin croise celui de Ian Miller, séduisant professeur américain. Elle laisse alors éclater sa féminité, son envie d'indépendance, et ce coup de foudre annonce naturellement un mariage. Seul problème pour Toula, vilain petit canard devenu princesse: faire accepter Ian à son entourage et vice-versa.

Cette histoire est avant tout celle de Nia Vardalos, scénariste et interprète du rôle de Toula. S'inspirant de sa propre existence, elle la joue dans un premier temps sur les planches, avant de l'adapter pour le cinéma. Produit notamment par Tom Hanks, ce film à budget modeste n'était aucunement prédestiné à faire exploser le box-office américain. Bénéficiant d'un bouche à oreille plus que favorable, il s'impose progressivement comme un véritable phénomène de société, au point d'être annoncé aujourd'hui, avec plus de 300 millions de francs de recettes, comme le film le plus rentable de toute l'histoire du cinéma!

Cependant, si l'œuvre séduit par la fraîcheur et la sincérité qu'elle dégage, on est en droit d'être déçu par sa construction ultra-classique. Caricatural au possible, le film aligne une succession de clichés plus ou moins drôles sur la communauté grecque immigrée aux États-Unis, qui semble au final se borner à manger, danser, bavarder, sans réel souci d'intégration et toujours à la limite du mauvais goût.

« Mariage à la grecque » se révèle être ainsi une comédie romantique sympathique, mais terriblement superficielle, que l'on aurait préféré plus subtile sur les interrogations sensibles qu'elle pose, telles que l'émancipation féminine, l'immigration, l'intégration et les relations interculturelles. Après l'Amérique, l'Europe risque bien de se laisser aussi séduire par cette marche nuptiale hellénique. *f*

**Titre original** « My Big Fat Greek Wedding ». **Réalisation** Joel Zwick. **Scénario** Nia Vardalos. **Image** Jeffery Jur. **Musique** Chris Wilson, Alexander Janko. **Son** Paul Timothy Carden. **Montage** Mia Goldman. **Décors** Gregory P. Keen. **Interprétation** Nia Vardalos, John Corbett, Michael Constantine... **Production** Gold Circle Films, HBO, MPH Entertainment Productions; Rita Wilson, Tom Hanks, Gary Goetzman. **Distribution** Ascot-Elite (2002, USA). **Site** movies.yahoo.com/greekwedding. **Durée** 1 h 36. **En salles** 5 février.



# Une séance de trop

## Mafia blues 2 - La rechute ! d'Harold Ramis

**Après « Mafia Blues », Harold Ramis remet en présence Robert De Niro et Billy Crystal dans une suite plutôt décevante.** Par Nathalie Margelisch

Après avoir purgé deux ans de prison à Sing Sing, le mafieux repenti Paul Vitti (Robert De Niro) trouve l'opportunité de s'en échapper. Après une tentative d'assassinat, il simule la folie. Confié au docteur Ben Sobel (Billy Cristal), son ancien psychiatre, il peut rentrer chez lui. C'est alors que les ennuis commencent pour Ben.

Le premier volet de « Mafia Blues » bénéficiait de l'effet comique essentiellement provoqué par la collision frontale de deux mondes. L'univers feutré du psychiatre volait en éclats devant les incursions sans foi ni loi du malfrat Paul Vitti. Le jeu mesuré de Robert De Niro et de Billy Crystal amplifiait le caractère insolite de leur rencontre. Dans « Mafia Blues 2 - La rechute ! », Harold Ramis ne peut plus miser sur ce contraste. L'élément essentiel du scénario, qui consiste ici à se demander si Vitti peut devenir honnête, s'avère finalement beaucoup moins intéressant que de soumettre un mafioso à la psychanalyse. Une succession de gags prend dès lors le pas sur la confrontation entre Ben et Paul, si bien que le film perd en subtilité.

Si on rit franchement à plusieurs reprises, la lourdeur de certaines blagues et le jeu parfois exagéré des acteurs déçoivent. Tout le monde sait que la vocation première d'une suite est de surfer sur la vague de succès de l'histoire originale. Il arrive parfois qu'on y trouve un plaisir neuf. Rien de tel ici, et on regrette qu'Harold Ramis (« Un jour sans fin / Groundhog Day », « Mes doubles, ma femme et moi / Multiplicity ») n'ait pas renoncé à ces prolongations pour nous offrir une autre de ces comédies originales dont il a le secret. *f*

Patty LoPresti (Cathy Moriarty-Gentileet) et Paul Vitti (Robert De Niro)

**Titre original** « Analyze That ». **Réalisation** Harold Ramis. **Scénario** Peter Steinfeld, Harold Ramis, Peter Tolan. **Image** Ellen Kuras. **Musique** David Holmes. **Son** Paul P. Soucek. **Montage** Andrew Mondshein. **Décors** Wynn Thomas. **Interprétation** Robert De Niro, Billy Crystal, Lisa Kudrow, Joe Viterelli... **Production** Baltimore Spring Creek Productions, Face Productions, Tribeca Productions; Paula Weinstein, Jane Rosenthal. **Distribution** Warner Bros. (2002, USA). **Site** analyzethatmovie.warnerbros.com. **Durée** 1 h 35. **En salles** 22 janvier.

# Science-fiction light

## Solaris de Steven Soderbergh

**« Solaris » n'est pas à proprement parler un remake du film de Tarkovski, plutôt une nouvelle adaptation du roman éponyme de Stanislav Lem. Un ratage complet, suffisamment bizarre pour attiser la curiosité.** Par Jean-Sébastien Chauvin

Pourquoi Solaris? Cette question, les personnages autant que le spectateur se la posent. Les personnages parce que cette étrange planète ultraviolette recèle des mystères impossibles à interpréter; le spectateur parce que « Solaris » est un objet vraiment incongru dans la production hollywoodienne courante. Cette façon de priver les étranges manifestations de Solaris de tout pouvoir de fascination, de rester scotché sur un drame amoureux qui ne brasse que des idées générales, ne laisse pas de nous interroger sur les motivations de son auteur. La science-fiction n'est qu'une toile de fond à laquelle Soderbergh n'accorde aucun crédit. Nul intérêt pour les mutations de l'humanité, histoire de filmer le futur pour parler d'aujourd'hui, des peurs et des espoirs contemporains! D'où une tendance à la décoration d'intérieur plus qu'à l'imaginaire prophétique.

La science-fiction mentale ne fonctionne pas davantage. Le film effleure à peine la dimension traumatique post 11 septembre, son vrai sujet, pour se muer en récit de la seconde chance un peu niais (le docteur Kelvin retrouve sa femme décédée vivante sur Solaris), dans une forme très affectée, souvent peu incarnée. L'aspect le plus intrigant du film réside en effet dans ce flottement atone, comme si on se trouvait dans un univers raréfié, sorte d'antichambre de la mort. Mais là où un réalisateur comme Shyamalan, avec ses corps en sursis, ses morts vivants, sa tristesse sans fond (« Signes » était aussi un film post 11 septembre), réussissait, avec sa mélancolie fantastique, à nous transporter, Soderbergh ne produit qu'une caricature maniérée de film SF. Cinéaste sans vrais démons, il livre là un film light sur le deuil. « Solaris » ne recèle en fin de compte aucun secret. *f*

Le docteur Kelvin (George Clooney), veuf en apesanteur

**Réalisation, montage** Steven Soderbergh. **Scénario** S. Soderbergh, d'après Stanislav Lem. **Image** Peter Andrews. **Musique** Cliff Martinez. **Son** Larry Blake. **Décors** Philip Messina. **Interprétation** George Clooney, Natascha McElhone, Viola Davis... **Production** Lightstorm Entertainment, Section Eight Ltd., USA Films; James Cameron, Jon Landau, Rae. **Distribution** 20th Century Fox (2002, USA) **Site** www.solaristhemovie.com. **Durée** 1 h 39. **En salles** 19 février.

films

**20 billets** pour le film
**Solaris**
En salles dès le 19 février

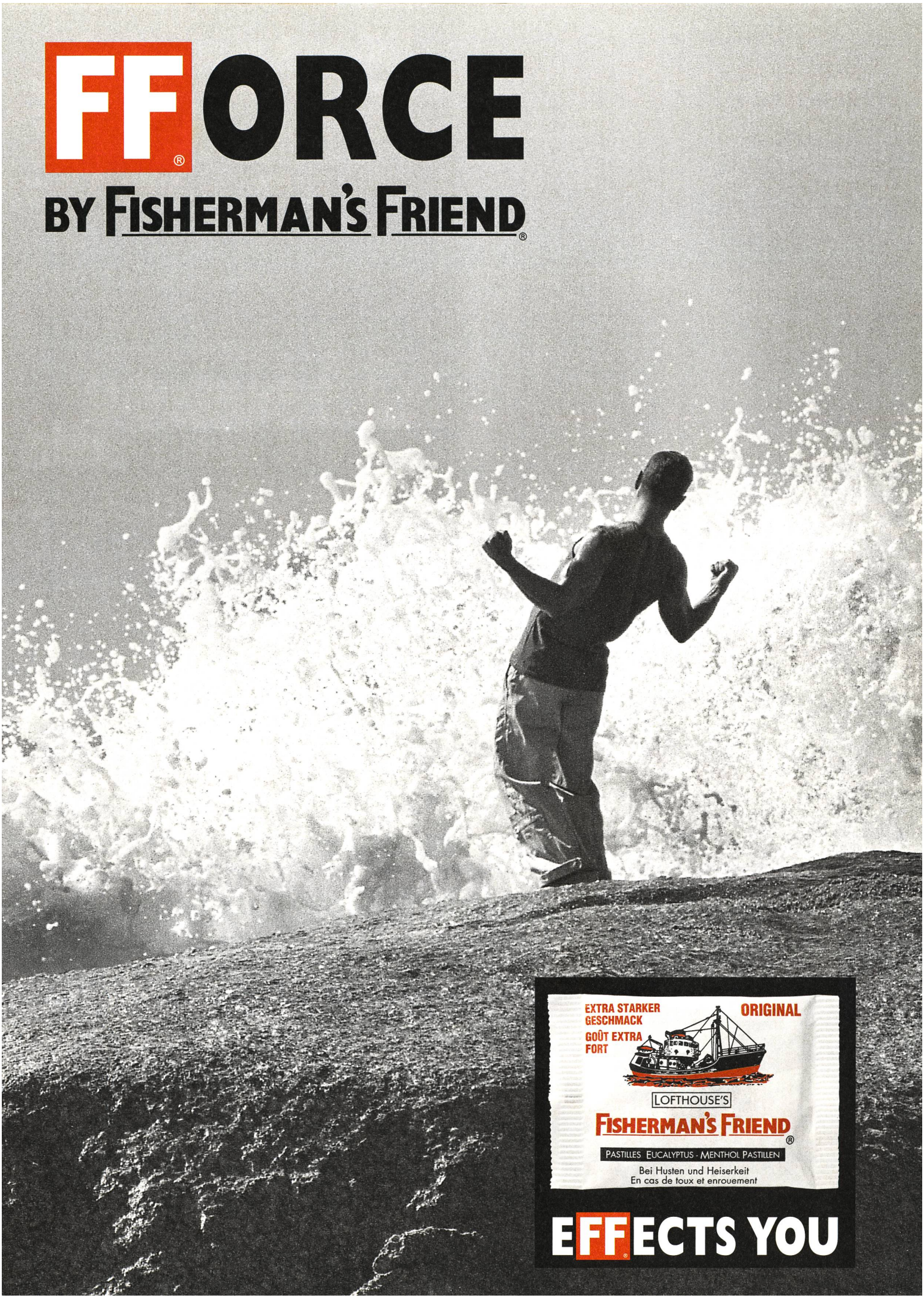
**Offre exclusivement réservée aux abonnés de *films***
**Attribution des billets par tirage au sort**

Inscriptions (pas plus de 2 invitations par personne et par mois):
• sur www.revue-films.ch
• par courrier à films - CP 271 - 1000 Lausanne 9

**Seuls les membres du Cercle de Films peuvent réserver leurs billets prioritaires au 021 642 03 36 ou 30 (pas plus de 2 invitations par personne et par mois)**

# FFORCE

## BY FISHERMAN'S FRIEND®




EFFECTS YOU

NOUVEAU

# CINÉ PASS

DES LE
**14 FEVRIER**
2003

DANS NOS SALLES :

10.- la séance*

*Valable 12 mois
*Achat de la carte 50.-

graphiplus.ch

# La peau sur les os

## **Carnages** de Delphine Gleize

Les trajectoires des personnages de «Carnages» ont toutes pour point commun la mort d'un taureau de corrida. Bonne idée de départ pour un film qui manque pourtant... de chair.
Par Charlotte Garson

Le taxidermiste Jacques (Jacques Gamblin)

« Sale battars », « Un château en Espagne » et « Les méduses » : les courts métrages de Delphine Gleize laissaient augurer du meilleur pour le premier long de cette ancienne élève de la Fémis [1]. Autour d'un dispositif scénaristique judicieux (le devenir d'un taureau mort, du supermarché au labo scientifique, de l'os pour chien au trophée empaillé), « Carnages » entrelace des tranches de vie – c'est le cas de le dire! – portées à l'écran par un casting impressionnant.

Le film s'ouvre sur l'habillage d'un torero avant une corrida que l'on pressent funeste, puis viennent s'y mêler d'autres histoires: une mère et sa fille tragiquement séparées par la mort au moment où leur relation était sur le point de renaître, un couple qui attend des quintuplés à la grande panique du mari, un vieux garçon et sa mère taxidermistes qui vivent dans une caravane... L'omniprésence du taureau et le soin apporté aux couleurs (les lieux, comme la piscine, sont habilement choisis pour leur potentiel chromatique) laissent penser un moment que Delphine Gleize s'aventure sur les traces de Pedro Almodóvar. Le film accumule les situations incongrues (Carlotta, interprétée par Chiara Mastroianni, trouve sa Fiat 500 emboutie par un caddie de supermarché) qui installent au cœur du quotidien une angoisse toujours liée à une mort violente.

Malheureusement, ce qui se veut sans doute parabole (la chair de la bête trépassée renvoie chacun à sa propre animalité et à sa mort prochaine) tourne à la virtuosité pure. Parti pour « incarner » son sujet, « Carnages » perd constamment de sa substance. Le taureau de combat dépecé s'y révèle simple prétexte pour aboucher autant de courts métrages parallèles. Malgré son titre juteux et menaçant, « Carnages » n'a guère que la peau sur les os ! *f*

1. École nationale supérieure des métiers de l'image et du son.

**Réalisation, scénario** Delphine Gleize. **Image** Crystel Fournier. **Musique** Éric Neveux. **Son** Pierre André. **Montage** François Quiqueré. **Décors** André Fonsny. **Interprétation** Chiara Mastroianni, Lio, Clovis Cornillac, Jacques Gamblin... **Production** Balthazar Production, Need Productions, Oasis PC, TSR; Jérôme Dopffer. **Distribution** Moa Distribution (2002, France / Belgique / Espagne / Suisse). **Site** www.carnages-lefilm.com. **Durée** 2 h 10. **En salles** 19 février.

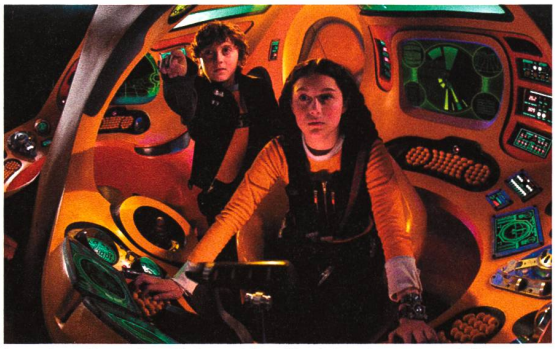
# Quand le gadget fait l'auteur

## **Spy Kids 2 – Espions en herbe** de Robert Rodriguez

Toujours délirante et hispanisante, cette suite dégage un charme inattendu et s'impose comme un parfait divertissement familial. Par Norbert Creutz

Rarement film aura à ce point mérité d'être attribué à une seule personne. Non content de réaliser, Robert Rodriguez signe en effet également le scénario, la photo, le montage, les décors, cosigne la musique, les effets spéciaux et la production de « Spy Kids 2 ». Un auteur? L'ennui, avec Rodriguez (« El Mariachi », « Une nuit en enfer / From Dusk Till Dawn », « The Faculty »), c'est que chez lui, ce titre a priori prestigieux signifie autant de limites criantes que d'ambitions artistiques. Succès surprise en 2001 aux Etats-Unis, « Spy Kids » nous avait ainsi laissés de marbre avec son concept d'espionnage pour gosses à mi-chemin entre James Bond et les contes fantastiques de Roald Dahl. Peut-être suffit-il de voir ce type de film dans un bon jour, car « Spy Kids 2 » nous a paru bien plus réussi sans raison certifiable.

Cette fois, on retrouve la famille Cortez en mission sur l'île du savant fou Romero (Steve Buscemi), pour en ramener un engin volé capable de neutraliser tous les équipements électroniques de la planète. L'île rappelle celle du docteur Moreau, les jeunes héros sont désormais en concurrence avec un tandem frère et sœur WASP *(White, Anglo-Saxon, Protestant)*, et les grands-parents Cortez (dont la légende latino Ricardo Montalban) s'en mêlent. Mais la véritable surprise, c'est que l'aspect toc de l'image et des effets spéciaux (tout a été tourné en haute définition numérique) n'empêchent ni une imagination débordante ni une certaine réussite esthétique.


Les enfants Cortez (Daryl Sabara et Alexa Vega) dans leur sous-marin jaune

Au-delà de l'éloge attendu de la famille, on découvre un Rodriguez pas loin de faire sienne la maxime « un espion ne vaut que ce que valent ses gadgets » pourtant attribuée à l'équipe rivale. C'est sans doute symptomatique de sa latinité parfaitement soluble dans la société américaine du spectacle, et il sera intéressant de le voir creuser cette schizophrénie dans ses prochains films. *f*

**Titre original** « Spy Kids 2 : Island of Lost Dreams ». **Réalisation, scénario, image, montage, décors** Robert Rodriguez. **Musique** John Debney, Robert Rodriguez. **Son** Dean Beville, Stephen Hunter Flick. **Interprétation** Antonio Banderas, Carla Cugino, Alexa Vega, Daryl Sabara, Steve Buscemi... **Production** Troublemaker Studios, Dimension Films ; Elizabeth Avellan, Robert Rodriguez. **Distribution** Ascot-Elite (2002, USA). **Site** www.spykids2.com. **Durée** 1 h 39. **En salles** 29 janvier.

# Du cinéma
## en cadeau !

**Abonnez vos amis à *films***
**Offrez un plaisir qui dure toute l'année!**

**Vous recevrez gracieusement**

**«Le seigneur des anneaux - La communauté de l'anneau»**

**Un DVD pour votre collection!**

☐ Oui, je désire offrir *films* pendant 1 an (11nos + 1 gratuit) pour Fr. 54.- à la personne suivante*:

Prénom _____ Nom _____

Adresse _____ NPA/localité _____

Téléphone _____ Année de naissance _____

Offert par (adresse pour la facturation et l'envoi du DVD)

Prénom _____ Nom _____

Adresse _____ NPA/localité _____

Téléphone _____ E-mail _____

Année de naissance _____ Abonnement dès le mois de _____

Date _____ Signature _____

*Offre valable jusqu'au 31.03.2003, réservée aux personnes qui ne sont pas encore abonnées à *films*. Envoyez votre souscription par courrier à *films* – rue du Maupas 10 – CP 27 – 1000 Lausanne 9 ou par mail à contact-abos@revue-films.ch en mentionnant «Offre cadeau»